

Le secteur de la coopération est à un tournant. Le besoin criant d'*empowerment* et d'*ownership* a amené de nombreux organismes à amorcer une transition de l'aide de substitution vers un travail structurel. Parallèlement, les initiatives privées se multiplient, qui cherchent à soulager la misère de manière humaine et immédiate. Les deux peuvent-ils cohabiter ?

Aide ardente, développement ardu ?

Louvoyer entre
charité, aide de
substitution et
développement
structurel

“Pour celui qui s’investit corps et âme dans la solidarité, il n’est pas évident d’accepter que son approche puisse être erronée.”



Dans son guide pratique *Kinderen zonder 'thuis'*, Lotte Ghielen du *Better Care Network Netherlands* plaide pour que l'on cesse de construire des orphelinats et que l'on soutienne des solutions dans lesquelles prime l'intérêt de l'enfant.



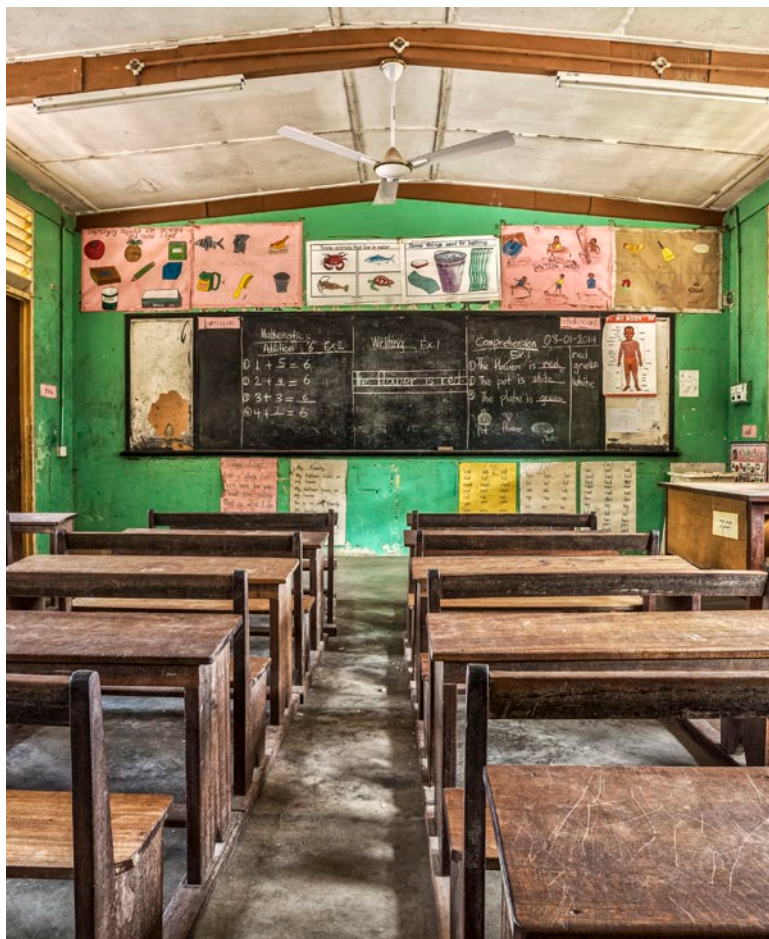
Clarifions d'abord une chose : qu'entend-on par *aide de substitution* ? La substitution est une forme d'aide par laquelle des externes investissent des ressources dans des régions défavorisées, notamment dans les domaines de la santé ou de l'enseignement. Les autorités locales sont dès lors déchargées de leur responsabilité, tandis que l'élite empoche les bénéfices et renforce sa position dominante. Autrement dit : l'aide de substitution est une politique d'anti-développement. Voilà pour la théorie. Mais comment faire autrement et mieux ? Le détournement de l'aide de substitution est difficile à éviter, car nous voulons apporter de l'aide précisément là où les régimes en place sont les moins efficaces et où la misère est la plus criante. La charité est une valeur profondément enracinée. Doit-on s'en défaire pour le bien du développement durable ? Les initiatives caritatives et

Arrêtez de construire des orphelinats !

“ Nous nous basons sur la Convention des Nations Unies relative aux droits de l'enfant qui souligne que les enfants ont le droit de grandir dans une famille. Les orphelinats devraient être le tout dernier recours et cette solution devrait être temporaire. Les bénévoles qui restent pour de courtes périodes retirent beaucoup de satisfaction des soins qu'ils prodiguent à un enfant qui vient s'agripper à eux. Mais cet attachement éphémère est malsain, et il perturbe le développement socioaffectif de l'enfant. Naturellement, une mère pauvre qui ne parvient pas à prendre soin de son enfant sera attirée par un beau foyer, mais est-ce réellement ce qu'elle veut ? Pourquoi choisir un orphelinat plutôt que le soutien à la mère ? Les orphelinats sont un

héritage colonial. Ils n'apportent aucune solution au problème de pauvreté, nettement plus complexe. Ils sont une solution facile : les résultats sont immédiats et concrets, alors que le travail systémique a des effets moins visibles à court terme. Nous proposons cependant une alternative durable : examiner ce que les politiques nationales prévoient et s'y rattacher ou combler les lacunes. Les politiques en la matière sont souvent bonnes, c'est au niveau de leur exécution que le bât blesse. Nous conseillons dès lors d'aider à combler ce fossé et de travailler ensemble vers un même objectif. Les alternatives vont du soutien aux familles au soutien socioaffectif et éducatif, avec les mêmes normes de qualité que dans les pays occidentaux. ”

“Les ONG désapprouvent les projets de petite envergure parce qu'ils *ne règlent pas le problème du Congo*, mais la plupart des projets privés n'ont pas non plus l'ambition de résoudre entièrement le problème du Congo.”



© JACEK SOPOTNICKI - FOTOLIA

privées (le quatrième pilier) sont-elles celles qui souffrent le plus dans le domaine de l'aide de substitution ? **Dirk Barrez**, rédacteur en chef de Pala.be, défend une vision plus nuancée : « On peut s'y prendre mieux : construire des écoles et en même temps s'inscrire dans un mouvement qui plaide pour plus d'investissements dans l'enseignement. Si les organismes du quatrième pilier œuvrent dans un vrai projet, leur travail a alors du sens. Une approche uniquement caritative n'est pas suffisante et n'a d'ailleurs jamais permis de résoudre un problème de manière fondamentale, mais il est possible d'évoluer à partir de l'aide caritative et d'adopter une position moins centrale dans le projet, pour permettre aux intéressés de prendre eux-mêmes les rênes. L'appropriation est le plus grand défi, tant pour les initiatives privées que pour les ONG. Qui s'estime aux commandes, et qui l'est réellement ? Qui décide le type de développement qu'il faut choisir ? »

Des ambitions sans prétention

Jacques Mevis, coordinateur du *4de pijlersteunpunt* (centre de soutien au quatrième pilier), condamne le regard condescendant du monde des ONG sur les initiatives

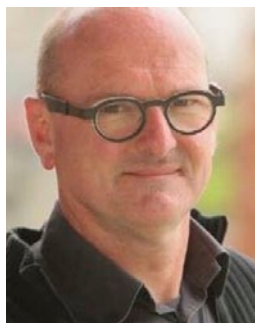
privées. Il constate que la plupart des organismes sont très méfiants et préfèrent dès lors s'engager dans une aide au développement qualitative qui répond à des critères strictement

Dirk Barrez

définis. « Ils cherchent un cadre et trouvent ce type d'appui avec les ODD¹, la Déclaration de Paris ou la pensée du développement durable. Mais la motivation personnelle et le travail de développement durable ne sont pour moi pas incompatibles. Fait-on réellement de la substitution en construisant des écoles, des hôpitaux ou des orphelinats ? S'il y a vraiment une différence entre les ONG et les initiatives du quatrième pilier, elle se situe surtout au niveau de l'ambition. Les ONG désapprouvent les projets de petite enver-

¹ Les ODD sont les *objectifs de développement durable*. Le 27 septembre 2015, l'ONU a défini 17 nouveaux objectifs pour un développement durable du monde jusqu'à 2030. Ceux-ci viennent remplacer les 8 objectifs du Millénaire pour le développement (OMD) qui avaient été fixés pour 2000-2015.





Jacques Mevis

gure parce que ceux-ci “ne règlent pas le problème du Congo”. Mais toutes les actions doivent-elles vraiment prétendre à de pareilles ambitions? De nombreux projets privés ne cherchent pas non plus à résoudre entièrement le “grand” problème du Congo. Ils veulent offrir des chances à petite échelle. Chaque action doit-elle être pertinente pour la coopération au développement? »

« L'un de nos membres a construit un petit centre de santé au Congo avec 23 employés locaux et un bon comité de direction. Comment envisager une telle entreprise lorsque l'État est absent? L'entrepreneuriat social doit se suffire à lui-même, mais pour l'enseignement et la santé, ce n'est pas si simple. Entre 60 et 70 % du chiffre d'affaires proviennent des revenus propres, mais tout le reste est subventionné. Ici en Belgique, l'enseignement et les soins de santé sont d'ailleurs aussi subventionnés. Ces aides financières devraient évidemment venir de l'État congolais, mais combien de temps allons-nous encore attendre? Le fait que certains projets s'inscrivent dans l'aide de substitution ne les empêche pas d'intégrer du développement durable dans leur fonctionnement, par exemple grâce à des garanties de suivi. »



Broederlijk Delen est passé de l'organisme d'aide à un véritable acteur du développement qui œuvre de manière résolument structurelle. La directrice, Lieve Herijgers, résume la vision émancipatrice de l'ONG :

Le choix de *Broederlijk Delen* pour de l'aide structurelle

“ Les pays du Sud savent comment s'y prendre, il ne leur manque que des moyens financiers et des instruments pour créer un impact politique. Notre argent ne va pas directement aux fermiers, il renforce les organismes locaux partenaires. Ce sont eux qui connaissant le mieux leur contexte et leur expertise est la meilleure garantie d'un développement durable. Il ne faut surtout pas faire le travail à leur place. Nos bases caritatives résonnent toujours dans notre quête de justice, c'est ce qui nous fait avancer. Notre choix d'un travail structurel, nous l'assumons en nous attaquant aux racines de la pauvreté et des inégalités, et au renforcement des capacités. Nous soutenons nos partenaires afin qu'ils puissent

inscrire leurs initiatives de changement dans une perspective plus large et qu'ils puissent entrer eux-mêmes en négociation avec leurs gouvernements. S'ils ont besoin de notre savoir-faire, c'est à eux d'en formuler la demande. La collaboration avec les partenaires locaux demande beaucoup d'énergie, mais elle est cruciale : nos partenaires déterminent eux-mêmes les domaines d'intervention de *Broederlijk Delen*. Le plan stratégique et le suivi des programmes sont réalisés avec les partenaires. L'appropriation est bien réelle : dans chaque pays, *Broederlijk Delen* n'a qu'un seul coopérant qui occupe un poste d'appui et jamais une fonction de management ou à vocation financière. ”



« Les anciennes générations ont du mal à appréhender cette tension entre le structurel et le caritatif. Alors que les plus jeunes ne voient généralement aucune contradiction : ils lancent une ASBL au Népal et soutiennent en même temps les ODD. Le 4^{depijlersteunpunt} met tout en œuvre pour emmener le quatrième pilier vers le cadre plus large des ODD et du développement durable. »

Un message difficile à entendre

Avec la brochure *Kinderen zonder 'thuis'* (*Enfants sans foyers*), **Lotte Ghielen**, coordinatrice du *Better Care Network Netherlands (BCNN)*, a touché un point sensible pour de nombreux acteurs du quatrième pilier (voir encadré p16). Le message est le suivant : ne construisez pas d'orphelinats, mais soutenez des alternatives durables : aidez des familles à accueillir des orphelins et renforcez les pouvoirs locaux. « Le quatrième pilier se félicite souvent de ses bonnes intentions et de la qualité de ses orphelinats. Je le crois

volontiers, mais ce n'est pas forcément pertinent. Le principe fondamental est le suivant : les enfants évoluent le mieux dans des familles ou dans des foyers de petite envergure. Comme beaucoup d'initiatives du quatrième pilier reposent sur des motivations personnelles, c'est forcément un message difficile à entendre », remarque Ghielen. « Pour celui qui s'investit corps et âme dans la solidarité, il n'est pas évident d'accepter que son approche puisse être erronée. Bien sûr, il y en a aussi beaucoup dans le quatrième pilier qui sont sur la bonne voie. C'est un paysage qui doit être nuancé. »

Rencontre

Lieve Herijgers, directrice de *Broederlijk Delen*, connaît bien la tension qui existe entre la coopération au développement structurelle et "rigide" des ONG et le travail passionné d'aide au développement du quatrième pilier. *Broederlijk Delen* a opté depuis longtemps pour une approche d'émancipation vis-à-vis des organismes locaux partenaires

(voir encadré p.x), mais qui n'exclut pas pour autant les rencontres personnelles. « *Broederlijk Delen* tient à sa vision structurelle, mais à côté des ratios, des structures et des analyses, nous laissons une place à la chaleur et l'engagement humain. Nos voyages d'immersion permettent à des personnes du Sud de venir ici, et inversement. Des liens personnels qui se créent naît la solidarité. Lorsque les gens viennent ici, ils repartent avec un réel enthousiasme et l'échange a des effets sur le long terme dans leur communauté. » « Les rencontres humaines entre le Nord et le Sud sont également cruciales pour la création d'un mouvement. Celui-ci doit aujourd'hui être mondial, car les crises sont devenues planétaires, et nous voulons créer une communauté pour ce changement de paradigme. Dans le Sud aussi, il y a de nombreux fermiers, femmes et autres groupes en quête d'émancipation qui partagent cette nouvelle vision du monde. Les inégalités sont partout source de pauvreté. L'agriculture familiale à petite échelle et les projets agroécologiques

qui se développent ici s'inscrivent dans cette même logique. Et tout ceci cadre parfaitement avec le programme des ODD qui identifie de nombreux défis de développement dans le Nord. *Broederlijk Delen* veut relier les mouvements locaux entre eux. Quand nous envoyons un volontaire dans le Sud, c'est avec un objectif très spécifique: collecter des informations et déterminer sur place les messages qui doivent nous être rapportés. Ce rôle d'intermédiaire a beaucoup de sens pour nos partenaires, et l'on est à mille lieues de l'aide de substitution. »

Concrétiser ses ambitions caritatives

Un travail de développement durable structurel n'est envisageable que dans le cadre de dynamiques sociales et de mouvements. Dirk Barrez ne voit pas d'autre solution. Il fait aussi remarquer que l'aide caritative et le quatrième pilier ne sont pas à exclure. « S'éloigner de l'aide de substitution ne signifie pas renier le caritatif », souligne-t-il. « Beaucoup ont cette pulsion intérieure qui les pousse à changer les choses. Ils se réfèrent à leurs propres expériences, prennent conscience de ce qui leur a permis d'avancer, comme un enseignement de qualité. Que l'on agisse dans une logique caritative ne me pose aucun problème, mais nous devons en reconnaître les limites. Si ces personnes parviennent à concrétiser leurs ambitions caritatives dans un vrai processus de changement, si elles s'inscrivent dans un ensemble plus large, alors le caritatif a une réelle utilité. Il n'est pas nécessairement plus facile pour les ONG de faire du développement structurel. Combien d'ONG en-

richissent-elles la vision de leurs volontaires, à côté de la collecte d'argent des campagnes ? Combien d'entre elles créent de vrais mouvements ? Les organisations d'aide au développement les plus traditionnelles ne parviennent pas encore à trouver leur place dans le grand schéma du développement durable qui voit se côtoyer le social, l'écologie et l'économie dans une dynamique de renforcement mutuel. » L'expert en développement durable Patrick Develtere inclut les mutualités et les syndicats dans le quatrième pilier. Les organismes de ce type sont les mieux placés pour effectuer un travail politique structurel. Dirk Barrez d'ajouter: « Dans de nombreux pays d'Amérique du Sud, les dynamiques sociales donnent un réel coup d'accélérateur au développement. Au Brésil, par exemple, les coopératives agricoles et les syndicats ont un poids relativement important, avec leurs propres banques et services. Il en résulte un mouvement citoyen et même un courant politique qui donne davantage de substance à ce mouvement. Et dès que ce courant remporte la majorité, davantage de travail peut être fait en faveur du développement durable. Dans un tel pays, il est possible de mêler l'aide caritative à des mouvements citoyens qui font la différence. Les projets qui parviennent à lier la sensibilité humaine et une contribution à un plus grand ensemble sont les plus beaux succès du développement durable. »

Amateurisme versus expertise

La plupart des initiatives privées de développement sont cependant d'une nature très différente de ce que font les syndicats et les





© SWISSHIPPO - FOTOLIA

La coopération au développement sans argent, c'est possible ?

Si l'on veut se passer de l'aide de substitution qui déplace des moyens matériels et du savoir-faire du Nord vers le Sud, est-il alors possible d'envisager une coopération au développement structurelle sans apports financiers ?

Tant Dirk Barrez que Lieve Herijgers répondent par l'affirmative, mais à certaines conditions. Pour **Lieve Herijgers**, « c'est possible, mais pas maintenant. Il faut d'abord mieux distribuer les ressources. En attendant, nous

pouvons aider le Sud en travaillant sur le plan politique, parce que les voix venant de l'étranger ont (hélas) plus de poids. » **Dirk Barrez** remarque par ailleurs : « Les mouvements pacifistes ne dépendent généralement pas de flux financiers venant de l'extérieur, ils génèrent leurs propres réserves. La solidarité ne requiert pas de moyens financiers dès le départ, mais plutôt une vision partagée et une pratique diverse mais partagée. Prenez l'exemple des nombreux systèmes d'épargne qui existent en Afrique et ailleurs. Ils peuvent

utiliser le surplus social et économique qu'ils génèrent pour créer et gérer eux-mêmes d'autres systèmes de solidarité. Si ce genre de systèmes devait être mis en place depuis l'extérieur, ce serait fatal pour l'appropriation, et donc pour tout véritable développement. Le grand avantage de l'autofinancement, c'est que tous les progrès, toutes les émancipations, peuvent être directement attribués aux acteurs concernés, et c'est évidemment une approche beaucoup plus durable. »

coopératives agricoles. Elles se distinguent par leur dimension modeste et leur recours au volontariat, que beaucoup apparentent souvent à de l'amateurisme. Dirk Barrez s'y oppose : « Les populations locales déplorent souvent les irrégularités et les coûts engendrés par les professionnels, et l'on peut se demander si les volontaires n'apportent pas une force mobilisatrice plus importante que les acteurs professionnels. Il y a dans tous les cas ce petit supplément d'authenticité chez les volontaires en raison de leurs motivations non lucratives, et ce ne sont pas non plus les ambitions professionnelles qui les amènent là. Je suis donc en faveur d'une utilisation plus large de l'expertise des bénévoles. Aujourd'hui, les ONG confient la responsabilité d'un domaine à un travailleur professionnel. Mais ne pourrait-on pas obtenir davantage de résultats en mobilisant 50 travailleurs (volontaires) pour s'occuper des relations avec l'Inde par exemple ? Beaucoup de professionnels du développement travaillent trop en silos. Le secteur pense qu'il détient toute l'expertise. Mais qui mieux qu'un enseignant peut parler d'enseignement, et qui mieux qu'un pompier pour s'adresser à un autre pompier ? »

Pour Lotte Ghielen, l'expertise est également indispensable. « La bonne volonté ne suffit pas. Pourquoi revoyons-nous nos exigences de qualité à la baisse dès que l'on se tourne vers le Sud ? Notre raisonnement est souvent simple : *"Il n'y a de toute façon rien là-bas, tout est bon à prendre"*. Mais toute action de développement devrait être empreinte de



modestie. Le complexe du “*white saviour*” semble être relégué au passé, mais il est en réalité toujours bien là. Que dirions-nous si un Chinois de dix-huit ans venait donner des cours ici à nos enfants? Nous sous-estimons les compétences et les capacités de résilience des populations locales. Associer votre expertise à celle des acteurs locaux et œuvrer ensemble à améliorer les choses est selon le BCNN la seule démarche adéquate. »

Réciprocité

Cette modestie et ce besoin de réciprocité se justifient d'autant plus que nous sommes tous des pays en développement, à la recherche de modèles de durabilité, poursuit Dirk Barrez. « Dans un certain nombre de domaines, les pays du Sud sont même mieux armés que nous pour la mise en place d'une économie, d'une agriculture et d'une production alimentaire durables. Sur le plan du bio, le Costa Rica est notamment bien plus avancé que la Belgique, où les projets avant-gardistes n'aboutissent jamais à des économies d'échelle. En seulement cinq ans, l'Uruguay a, quant à lui, réussi à rendre renouvelable 95 % de son énergie électrique.

Nous pouvons en tirer des enseignements, nous qui sommes incapables de trouver des alternatives à nos problèmes de mobilité ou de production alimentaire. Le partenariat et la réciprocité sont les seules approches qui permettront d'avancer. Une coopération internationale saine et non substitutive consiste à aider des pays qui savent très bien où ils veulent aller, mais qui manquent d'expertise ou de moyens, à combler temporairement ce manque, ou à mener ensemble des recherches pour la meilleure approche. »

La bonne attitude

Jacques Mevis pense que le “*Steunpunt*” a un rôle important à jouer via les entretiens d'orientation qui y sont menés avec les participants, au cours desquels ils sont invités à bien réfléchir à leurs motivations. « S'investir dans le quotidien d'autrui est loin d'être anodin, ce n'est pas un hobby. Il faut envisager cela dans le cadre d'un projet. La contribution du bénévole est parfois tributaire des rencontres humaines. Des volontaires qui décident de s'engager auprès de réfugiés doivent-ils juste leur amener des couvertures ou également entreprendre un dialogue avec



“Les projets qui parviennent à lier la sensibilité humaine et une contribution à un plus grand ensemble sont les plus beaux succès du développement durable.”

eux? Lorsque des jeunes collectent des instruments à Gand pour les apporter au Burundi dans le cadre du projet “*Rock Bujumbura*”, est-ce un échec de l'aide structurelle ou plutôt un échange culturel enrichissant? Les acteurs du quatrième pilier peuvent devenir de vrais ambassadeurs et nous faire découvrir ici les visions développées là-bas. Les grands débats sur le développement durable et la coopération au développement structurelle font souvent fi des ambitions alternatives ou de petite échelle. Le mouvement Nord-Sud compte pas moins de 35 000 volontaires avec du cœur et de l'enthousiasme. Il faut en faire quelque chose. Selon moi, l'attitude du bénévole est l'élément primordial. Nous y travaillons en les formant et en définissant des cadres.»

La majorité des acteurs du développement s'accorde à dire que l'aide de substitution fait maintenant partie du passé et que l'avenir est au développement structurel. Mais lorsqu'il s'agit de déterminer qui est le mieux positionné, les choses se

gâtent. Le dédain du secteur des ONG vis-à-vis du quatrième pilier est déplacé et arrogant. La division du secteur social avec d'un côté des institutions œuvrant de manière structurelle et de l'autre un quatrième pilier ayant un train de retard est artificielle. Bon nombre d'initiatives privées se déploient en effet avec modestie et une réelle connaissance du contexte, alors que toutes les ONG ne donnent pas nécessairement la priorité absolue à un travail purement structurel. L'expertise et la combativité ne sont le monopole ni de l'un, ni de l'autre. Et une meilleure compréhension des ambitions de chacun nous amène à davantage de nuance.

SYLVIE WALRAEVENS

en savoir+

Internet

Mirjam Vossen, *Kinderen zonder 'thuis'*, Uitgeverij Wereldpodium, Tilburg, 2015
(guide pratique gratuit à télécharger)

Steunpunt 4^{de} Pijler

Broederlijk Delen

Better Care Network

Pala.be (Dirk Barrez)

Venez débattre de ce sujet
d'actualité le 20 mai! Vous recevrez
bientôt une invitation.